

L'expression lexicale de la peur en inuktitut dans le nord de la Terre de Baffin

Lexical expression of fear in North Baffin Inuktitut

Guy Bordin

Volume 35, Number 1-2, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012843ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012843ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Inuksiitiit Katimajit Inc.

Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones (CIÉRA)

ISSN

0701-1008 (print)

1708-5268 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordin, G. (2011). L'expression lexicale de la peur en inuktitut dans le nord de la Terre de Baffin. *Études/Inuit/Studies*, 35(1-2), 223–244.
<https://doi.org/10.7202/1012843ar>

Article abstract

While fear-related emotions are universal, ways to express and categorise them are not. How then do Inuit people talk about them? In this article, I provide some answers by studying the lexicon of fear in Inuktitut as spoken in North Baffin Island, the data being largely from the community of Mittimatalik (Pond Inlet). In this region, I found nine main word stems that can be used to express fear, each of them dealing with a more or less broad component, ranging from specific to generic, of the emotional spectrum of fear. A system of classification is proposed.

L'expression lexicale de la peur en inuktitut dans le nord de la Terre de Baffin

Guy Bordin*

Abstract: Lexical expression of fear in North Baffin Inuktitut

While fear-related emotions are universal, ways to express and categorise them are not. How then do Inuit people talk about them? In this article, I provide some answers by studying the lexicon of fear in Inuktitut as spoken in North Baffin Island, the data being largely from the community of Mittimatalik (Pond Inlet). In this region, I found nine main word stems that can be used to express fear, each of them dealing with a more or less broad component, ranging from specific to generic, of the emotional spectrum of fear. A system of classification is proposed.

Résumé: L'expression lexicale de la peur en inuktitut dans le nord de la Terre de Baffin

Si les émotions liées à la peur sont universelles, les façons de les exprimer et de les catégoriser ne le sont pas. Comment les Inuit en parlent-ils alors? Dans cet article, je me propose de livrer des éléments de réponse en parcourant le lexique de la peur en inuktitut, tel qu'il est attesté dans le nord de la Terre de Baffin, en m'appuyant en grande partie sur des données provenant de la communauté de Mittimatalik (Pond Inlet). J'ai relevé dans cette région neuf bases principales qui permettent d'exprimer la peur, chacune d'elles s'adressant à une composante plus ou moins large, du spécifique au générique, du spectre émotif timérique. Une classification en est proposée.

Introduction

Comme le rappelle l'historien Jean Delumeau (1978: 9), la peur «est une composante majeure de l'expérience humaine». Mais si les émotions liées à la peur, dites timériques, sont universelles, les façons d'en parler et de les catégoriser ne le sont

* Centre d'étude et de recherche sur les littératures et les oralités du monde (Institut national des langues et civilisations orientales – INALCO), 65 rue des Grands Moulins, 75214 Paris cedex 13, France. guybordin@skynet.be

pas. La liste de ce que l'homme peut potentiellement craindre est infinie, mais en un temps et lieu donnés, les membres d'une société singulière font généralement face à des peurs collectives bien caractérisées et nommées, la peur collective étant, pour reprendre la formulation de l'historien, «l'habitude que l'on a, dans un groupe humain, de redouter telle ou telle menace (réelle ou imaginaire)» (*ibid.*: 15). L'Occident chrétien des Temps modernes craignait ainsi la nuit, les revenants, la peste, Satan ou encore les sorcières. L'Occident actuel redoute le terrorisme, les menaces écologiques, les crises sanitaires, le chômage de masse, un certain déclin.

Chez les Inuit d'avant la christianisation, la peur semble également avoir été envahissante. «Nous ne croyons pas, nous craignons» sous-titrait Knud Rasmussen (1929: 54-56) son chapitre sur la religion des Iglulingmiut. Il résumait ainsi ce que le chamane Ava, l'un de ses principaux informateurs dans la région, lui avait déclaré; craintes multiples que celles de *Sila* (l'esprit du temps et du cosmos), de *Takanakapsaaluk* (la femme de la mer, maîtresse des animaux marins), de la faim dans les maisons de neige froides, de la maladie, des loups, des esprits malfaisants, ou encore des âmes des défunts et des animaux tués. Plusieurs phénomènes naturels, comme les aurores boréales ou les éclipses lunaires et solaires, étaient également sources de frayeur. Seul le respect de divers interdits et prescriptions rituelles garantissait le maintien de l'ordre et pouvait prévenir les diverses menaces.

Les Inuit croyaient en l'existence de nombreuses catégories d'êtres non humains – d'aucuns croient encore en quelques-unes – pourvus d'un corps et de principes vitaux à l'instar des humains et des animaux. Si certains étaient réputés inoffensifs, d'autres étaient particulièrement redoutés, tels l'ogresse *amajurjuk* ou les «griffus» *kukilingiattiat* (p. ex., Rasmussen 1929: 80, 121, 211-212, 1931: 235, 248-250, 390).

L'introduction du christianisme dans l'Arctique oriental canadien entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle¹ devait plus ou moins rapidement faire disparaître nombre d'entités et situations à l'origine des peurs animistes, tout en plongeant les Inuit dans un cadre de pensée renouvelé et réaménagé, enchâssant ruptures et continuités, non dépourvu d'innovations anxiogènes: les convertis allaient dorénavant devoir faire face, entre autres, à Satan, à l'enfer ou encore au Jugement dernier.

Apphia Agalakti Awa, une femme du nord de la Terre de Baffin qui avait 15 ans en 1946, raconte qu'à cette époque, où le christianisme était très largement établi, tout l'effrayait: «On venait de construire une maison de tourbe l'automne où j'ai eu mon premier bébé. Nous étions à Qaqqalik, dans la maison couverte de neige. C'était un temps effrayant! Ces moments effrayants, j'en ai connus tant. J'avais peur de plein de choses à l'adolescence. J'ai porté la peur en moi toute ma vie. J'avais peur de tout.» (Wachowich 1999: 60, ma traduction).

Un exemple prégnant de ces peurs omniprésentes est représenté par la crainte et la répulsion des Inuit envers de nombreux insectes et autres vermines (*qupirruit*), ce que

¹ Un siècle plus tôt au Labrador où les missionnaires moraves s'établirent dès 1771.

tous les observateurs des sociétés inuit passées et présentes ont pu constater. Comme le note Vladimir Randa (2003: 459), certaines de ces bestioles sont associées à la hantise de la pénétration par les orifices corporels et de la dévoration de l'intérieur du corps, thèmes récurrents de la tradition orale inuit (p. ex., Rasmussen 1929: 221-222) et qui n'ont pas disparu du champ des émotions des Inuit contemporains.

L'expression lexicale de la peur en inuktitut

Comment les Inuit parlent-ils des émotions timériques? Il est assez fréquent que les comptes rendus ethnographiques, classiques ou récents, ne rapportent les témoignages oraux que par leur traduction, anglaise le plus souvent pour ce qui concerne les Inuit canadiens². On se retrouve donc face à des citations faisant appel aux seuls sentiments de *fear*, *scare*, *fright* ou *dread*, sans certitude que ces termes correspondent à des notions totalement pertinentes pour les Inuit. Il faut toutefois faire référence au travail pionnier de Jean Briggs, dans les années 1960, sur les émotions chez les Utkuhiksalingmiut installés alors dans la région du Chantrey Inlet. Dans son maître ouvrage *Never in Anger* (1970), elle décrit avec minutie le champ des émotions, les catégories, leurs désignations et caractéristiques. Elle a poursuivi ses recherches au cours de la décennie 1970 dans un groupe du sud de la Terre de Baffin (Briggs 1998). Ce domaine des émotions n'a cependant pas donné lieu à des développements linguistiques ultérieurs notables.

Je propose donc dans ce texte de parcourir le lexique de la peur en inuktitut, tel qu'il est attesté dans le nord de la Terre de Baffin (région du Tununiq), en m'appuyant essentiellement sur un corpus recueilli lors de mes enquêtes de terrain à Mittimatalik (Pond Inlet) portant sur les représentations de la nuit (Bordin 2002, 2008, 2009; Galinier *et al.* 2010). Les bases lexicales recensées sont pour la plupart également utilisées dans d'autres régions géographiquement et linguistiquement proches (Kivalliq, sud de Baffin, Nunavik), avec des sens quelquefois variables; ceux-ci seront au besoin présentés.

À Mittimatalik, j'ai relevé neuf bases principales afférentes à la peur, huit verbales et une exclamation, chacune d'elles s'adressant à une composante plus ou moins large du spectre émotif. Elles seront discutées, successivement, autour de leur définition figurant dans le dictionnaire unilingue en tununirmiutitut de Quassa (2000) et d'exemples entendus localement, seuls à même de contextualiser sens et emploi de chacune d'elles. C'est pour cette raison que ces derniers sont d'abord donnés dans la version originale, suivie de ma traduction. À noter que les interlocuteurs n'avaient pas été invités à gloser sur chaque base en l'illustrant par des exemples ad hoc. En revanche, j'ai sélectionné dans le vaste corpus recueilli sur le thème de la nuit – portant entre autres sur les facteurs astronomiques, la cosmogonie, les activités liées à la veille

² C'est pour cela que les entretiens entre aînés et étudiants inuit du Nunavut, menés au Nunavut Arctic College depuis 1999, revêtent une grande importance. Les volumes ont été publiés en inuktitut, en anglais et quelques-uns en français (voir: www.tradition-orale.ca).

nocturne, le sommeil et les expériences qui en découlent – les situations qui témoignent de leur utilisation respective. Une classification des bases est finalement proposée.

1. La base *kappia-*

La notion véhiculée par *kappia-* (syntagme *kappiasuktuq*³) est définie ainsi:

(1) *Surusiq innarluunniit kappiagijanganik pitaqaqpat nanurmik, amarurmik inungmigluunniit ugiaqtauniarasugiguni paajauniarasugiguniluunniit kappiasukpuq. Marruungnit uqaqtausuuq kappiasungniraq&uni kapanniraq&uniluunniit* (Quassa 2000: 438).

«On dit qu'un enfant ou un adulte a peur si en présence de quelque chose qui l'effraye, un ours, un loup ou même une personne, il pense qu'il sera mordu ou attaqué. On désigne cela de deux façons, *kappia(suk)-* ou *kapat-*»

Kappia-, attesté dans l'ensemble du continuum linguistique inuit⁴, désigne au Tununig la peur que l'on peut éprouver face à un danger identifié, connu. Dans l'Arctique oriental canadien, *kappianaqtuq* (-*naq-* causatif), «ce qui provoque la peur», s'emploie par exemple pour qualifier certains animaux, certains phénomènes naturels objectivement ou culturellement associés à des dangers, des personnes violentes, des événements non souhaités et redoutés comme le suivant.

Aqtuqsinniq (ou *uqumangirniq* dans le sud Baffin et au Nunavik) désigne la paralysie du sommeil, une parasomnie associée à la phase paradoxale du sommeil, dont des descriptions identiques ont été rapportées de partout dans le monde (Hufford 2005): au moment de son endormissement ou de son réveil, la personne consciente de ce qui se passe autour d'elle est incapable de bouger et de parler à cause de l'absence totale de tonus musculaire typique du sommeil paradoxal. Cette parasomnie, dont la prévalence semble variable selon les sociétés, apparaît fréquente chez les Inuit. Nous n'y disposons d'aucune enquête quantitative, mais les témoignages que j'ai recueillis, cumulés avec les données déjà existantes (Bloom et Gelardin 1976; Kolb et Law 2001), montrent qu'un grand nombre d'Inuit ont, à partir de l'adolescence, vécu plus ou moins fréquemment des attaques *aqtuqsinniq*. Les personnes rencontrées à Mittimatalik, indépendamment de la génération et du sexe, en font une même description, mettant en avant l'incapacité de bouger, de parler, la lourdeur qui s'empare du corps⁵ et souvent le sentiment d'une présence non humaine qui se livre parfois à des assauts vigoureux. La victime d'une telle attaque est envahie par une grande frayeur, comme le décrit Timuti Kalluk, né en 1918 et décédé en 2005:

³ Le morphème *-suk-* exprime le fait de ressentir une émotion: *kappiasuktuq* est «celui qui a peur».

⁴ *kappia-* dériverait du proto-eskimo *kappəya-* «ressentir de l'anxiété», tout comme la forme proto-yupik *kapəycu-* «être anxieux»; ces formes pourraient être liées au proto-eskimo *kapət-/kapə-* «être serré» (Fortescue *et al.* 1994): la peur/anxiété comme manque d'espace.

⁵ C'est sur la base de ce trait que sont formées les désignations inuit du phénomène.

(2) *Taanna aqtuqsinniq atuluaqpalaurakku maanna aturunnaillijara kappianaqtu-
alugli taanna ajuliq&uni tuq&ulaarasukkaluaq&unilu ajuliq&uni ammalu
aulanasukkaluaq&uni ajuliq&uni kivivalliaqqijituinnaliq&uni kappianaqtualuk
taanna* (Timuti Kalluk, com. pers. 2003).

«J'étais fortement sujet à la paralysie du sommeil mais plus maintenant. C'est vraiment effrayant car bien qu'on essaie de crier, on n'y arrive pas, et on ne peut pas bouger non plus, on a l'impression de couler, c'est une expérience réellement effrayante.»

Le syntagme *kappianaqtuq*, souvent paré de l'augmentatif *-aluk*, se rencontre ainsi dans la plupart des récits de paralysie du sommeil. *Kappianaqtuq* se retrouve dans *kappianaqturvik*, un terme que les Inuit de l'Arctique oriental canadien ont introduit dans leur lexique lors de la christianisation pour désigner l'enfer, chez les catholiques essentiellement⁶. Il s'agit littéralement du «grand lieu qui produit de l'effroi» (*-vik* augmentatif), où il faudra donc éviter d'aboutir après la mort, en menant une vie terrestre exemplaire.

Les aurores boréales (*aqsarniit*) constituent un autre phénomène autrefois qualifié de *kappianaqtuq*. Illuminant le ciel, elles peuvent être utiles comme source relative de luminosité et aide à la navigation pendant la période d'obscurité hivernale. Elles faisaient cependant l'objet de discours ambivalents, puisqu'on pensait qu'en se rapprochant trop des hommes, elles pouvaient provoquer la mort par décapitation. On priait donc les enfants de ne pas siffler dehors, comme l'explique John Tuurngaq, né en 1939 et décédé en 2006:

(3) *Surusiullunga taikkua kappiagijarulugilauqsimajakka aqsarniit niaquiqsi-
suungungmataguug taimaguug uvinngiararlugit qaituinnarialialuit asuilaak
aqsarniqtualuungmat tavva surusiulluta anirajak&uta uvinngiarakataliraangattigut
aulaqquujijualuullutik qaummaqpalliqquijattaq&lutik kappianaqtualuuqattalauqsi-
majut* (John Tuurngaq, com. pers. 2003).

«Quand j'étais enfant, j'avais peur des aurores boréales, on disait qu'elles coupaient les têtes, on disait que lorsqu'on sifflait, les aurores boréales venaient, et ainsi lorsque nous étions enfants, quand on jouait dehors, lorsqu'on les sifflait elles semblaient se déplacer beaucoup et briller davantage, elles faisaient vraiment très peur.»

Les phénomènes *aqtuqsinniq* et *aqsarniit* sont décrits comme effrayants, tout en constituant des expériences connues, attendues, que l'on sait expliquer et prévenir ou auxquelles on peut mettre fin. La base *kappia-* y trouve une utilisation exemplaire, comme dans cet autre cas: j'ai rappelé dans l'introduction combien la phobie des insectes était grande chez de nombreux Inuit. Le bourdon, avec son corps velu et son dard, est l'un de ces *qupirruit* repoussants:

⁶ Chez les anglicans, les désignations de l'enfer font référence au feu: *ikumaaluk* ou *ikumajjuaq* «le grand feu».

(4) *quinaqpunga* «je ressens du dégoût», *kappiagigakkit* «j'ai peur d'eux», commentent ses interlocuteurs iglulingmiut à Randa (2003: 459).

Peut-être certains d'entre eux se reconnaîtraient-ils sous la désignation *kappiattaq* (-*ttaq* «être, se comporter habituellement») «qui est enclin à la peur», défini ainsi:

(5) Inuk *kappiasuksaraittuq kappianangittuugaluaniighuunniit kappiattaavuq* (Quassa 2000: 438).

«Une personne *kappiattaq* est quelqu'un qui prend immédiatement peur, même de quelque chose qui ne fait pas peur (au sens de *kappia*-).»

2. La base *kapat*-

Dans la citation (1), il est dit que l'émotion exprimée par *kappia*- peut l'être également par *kapat*-; il s'agirait donc de synonymes. *Kapattuq* est défini ainsi:

(6) Inuk *kappiasuktuq kisutuinnarmik kappiagijaminik inungmik nirjummighuunniit iqsinaqtumik kapappuq* (Quassa 2000: 439).

«*Kapattuq* se dit d'une personne qui prend peur (*kappia*-) de quoi que ce soit qu'elle considère effrayant, un individu violent ou un animal redoutable (*iqsi*-).»

Kapat- est bien présentée comme l'équivalent de *kappia*-. D'autres termes construits sur cette base figurant dans le dictionnaire le confirment, par exemple *kapaggaqtuq* (-*ggaq*- «à peine, difficilement»):

(7) Inuk *kappianaqtuugaluarmik kappiasuggaqtuq kapaggaqpuq* (Quassa 2000: 439).

«Une personne *kapaggaqtuq* est quelqu'un qui est à peine apeuré (*kappia*-) par quelque chose qui est pourtant effrayant (*kappia*-).»

N'étant attestée, semble-t-il, dans aucune région adjacente au Tununiq ni reprise dans aucun des dictionnaires consultés (Fortescue *et al.* 1994; Qumaq 1991; Schneider 1966, 1985; Spalding 1998), *kapat*- est également nettement moins utilisée à Mittimatalik que *kappia*-. J'ai cependant eu la chance de l'entendre chez une jeune interlocutrice lors d'une narration de rêves, dont le suivant⁷:

(8) *Sinnaktuumalaurama ippaksaani ilinniarviliarasuk&unga angutimik makkuktumik qukiusijaqtuqaq&uni uvannik takungmat qukirasuliq&uninga qimaajualuliqtungu kapaluarnikumut ilinniarviup paangata aippangaangagut isirasuliq&unga qukiusijaqtuq isirviup qanigijaaningmat maliksalirmangaat inugiangullunilu kappiasugalaktualuit qimaajut ijirasukkaluaq&unga maliinnaqtualuulluni nalulirama*

⁷ On l'entend dans le film *J'ai rêvé / Sinnaktulauqpunga* (Bordin et De Putter 2006).

manituinnaliqtara qialiq&unga tuqtaulirama qukiqtauliq&unga; irnira qiavalittilirmat ui&&unga sulinasugilaukak&ugu anirnira uummatigalu sukkajualuullutik taima (Luuri Inualuk, com. pers. 2006).

«Hier, j'ai rêvé que, alors que j'allais vers l'école, il y avait un jeune homme avec un fusil et lorsqu'il me vit il essaya de tirer sur moi; je me suis alors enfuie car j'avais très peur (*kapat-*) et j'ai essayé d'entrer dans l'école par une autre porte que la porte principale, celui avec le fusil se trouvait près de l'entrée, il m'avait sans doute suivie, et il y avait beaucoup de gens qui avaient fui et étaient effrayés (*kappia-*); j'ai essayé de me cacher mais il me suivait tout le temps, je ne savais pas quoi faire et j'ai simplement abandonné toute résistance, je me suis mise à pleurer car j'allais être tuée d'un coup de fusil. Quand mon fils s'est mis à pleurer, j'ai ouvert les yeux et j'ai cru un moment que tout cela était réel, ma respiration et mon cœur battaient à toute vitesse.»

Dans ce récit, *kapat-* traduit le grand effroi éprouvé par la rêveuse face à un individu qui menace de la tuer: peur on ne peut plus concrète et immédiate. Elle aurait sans doute pu utiliser *kappia-*, ce qu'elle fait d'ailleurs plus loin en décrivant les autres personnes effrayées pour la même raison.

3. La base *iqsi-*

La définition (6) fait appel à une troisième base timérique, *iqsi-*, dans une construction associée au nominal *nirjut* «animal». Par rapport aux bases précédentes, *iqsi-* présente un champ d'application hautement spécifique, souvent lié à une menace animale, comme le rappelle le terme *iqsijuq*:

(9) *Inuk qimmirmik kappiasuktuq kiijauniarasugilluni iqsivuq* (Quassa 2000: 71).

«*Iqsijuq* est quelqu'un effrayé (*kappia-*) par un chien et qui pense qu'il va être mordu.»

Si le dictionnaire ne mentionne que le chien, les interlocuteurs de Mittimatalik indiquent que *iqsi-* peut s'employer pour exprimer la peur de tout animal féroce ou furieux, en particulier les ours et les loups, c'est-à-dire tout animal muni de crocs et de griffes. Dans la région de Naujaat, l'extension du sens va jusqu'à la frayeur de ce qui est tranchant, couteau, crochet (Spalding 1998). Il s'agit donc d'une peur plutôt immédiate, liée à la nature de l'animal ou de l'objet qui la suscite, comme celle ressentie face à un ours qui surgit inopinément ou à un homme qui brandit une arme blanche. Le terme *iqsinaqtuq* s'applique ainsi à un homme, un animal, un être ou un objet qui fait peur «par essence», à l'instar des «griffus» mythiques, des créatures particulièrement dangereuses⁸:

⁸ L'histoire mythique raconte que le frère et la sœur qui allaient devenir le soleil et la lune ont rencontré les horribles «griffus» (Rasmussen 1929: 211).

(10) *Kukiajuguuq qiungajunik kukilgit, iqsinaqtuguuq tuqusivaktuguuq kukinarminik inungnik* (Tatilgäk in Rasmussen 1932: 202).

«On dit que les griffus, avec leurs griffes crochues, sont redoutables; ils tuent les gens à l'aide de leurs griffes.»

La notion de bravoure, face à un animal ou un homme menaçant, peut se rendre efficacement au moyen de la base *iqsi-* et du privatif *-it(tuq)* conduisant au terme *iqsitiuttuq*:

(11) *Inuk kisutuinnarmik iqsinaqtuugaluarmik kappiasugunnaquujinnngittuq iqsituippuq* (Quassa 2000: 68).

«Une personne *iqsitiuttuq* semble ne pas pouvoir ressentir la peur (*kappia-*) même en présence de quoi que ce soit de féroce ou de furieux (*iqsi-*).»

Dans le nord de la Terre de Baffin, et régions proches, *iqsi-* a donc trait à la peur de ce qui griffe, mord, coupe, déchire. On notera que les formes proto-inuit *iqci-* «avoir peur» et proto-yupik *iRa-* «être horrifié» (Fortescue *et al.* 1994) n'intègrent pas cet aspect si spécifique attesté de nos jours dans l'Arctique oriental canadien⁹.

4. La base *nangiaq-*

Il existe une autre base spécifique, *nangiaq-*, qui exprime une crainte de danger physique immédiat, dans un champ d'expérience différent du précédent:

(12) *Inuk innaqtuq&uni saattukkuuq&uniluunniit kappiasuligtuq nangiarmijuq* (Quassa 2000: 531).

«*Nangiaqtuq* se dit d'une personne qui a peur (*kappia-*) de chuter en faisant de l'escalade ou de passer à travers la banquise fine.»

Là encore, il s'agit d'un cas particulier de *kappia-*. Cette base attestée dans une grande partie de l'aire eskimo¹⁰ exprime partout le vertige, la peur de tomber (d'une plateforme, d'une échelle, d'une embarcation qui fuit), de sombrer à travers une glace trop fine: *nangianaqtuq* désigne «un endroit dangereux», où l'on séjourne à grand risque. Juanasi Aariak, né en 1927 et décédé en 2005, parle des rythmes veille-sommeil printaniers de son enfance:

⁹ Si le père Trinel (1970) ne définit *irsivuuq* que par le générique «il a peur, il est effrayé», il précise pour *irsinaqtuq* «c'est dangereux (un animal surtout)» (au Nunavik).

¹⁰ Qumaq (1991) et Spalding (1998) font état de significations identiques. La forme proto-eskimo *nayyaR-* «effrayé d'être dans un lieu précaire» pourrait être liée à la base proto-eskimo *nayə-* «être usé» (Fortescue *et al.* 1994).

(13) *Upirngaakkut isumaqsulaukasuungulauqtuguttauq, nattiaq ilaak upirngaangu-tillugu taaqsiqattangitillugu, kisiani sijjasuqujaunngittualuulluta inutuupaluk&uta imanna nangianaqtumut maunga piliriqujauvalaunnginatta upirngaakkut* (Juanasi Aariak, com. pers. 2003).

«Au printemps, nous [les enfants] faisons ce que nous voulions, c'était la période de naissance des bébés phoques annelés, au printemps lorsqu'il n'y a plus d'obscurité, on nous demandait seulement de ne pas aller sur le rivage lorsque nous étions seuls, nous ne devions pas aller là où c'est dangereux.»

La banquise est un environnement sur lequel il faut toujours s'aventurer avec prudence, particulièrement lors de périodes de gel et de dégel, et elle est source de nombreux accidents et disparitions: l'existence de ce terme le rappelle à ceux qui pourraient avoir tendance à l'oublier et à prendre des risques inconsidérés. Ce qui n'empêche pas certains de ne pas éprouver cette émotion: une telle personne est dite *nangiaqtuittuq* «qui est dépourvue du sentiment *nangiaq-*».

Les quatre bases passées en revue expriment des peurs de choses ou d'êtres généralement visibles, identifiés, de phénomènes et situations connus, déjà vécus ou que l'on sait pouvoir advenir. Ces peurs apparaissent objectives, que ce sentiment soit fondé empiriquement (p. ex. animal furieux, individu mal intentionné ou embarcation qui fuit) ou culturellement (p. ex. aurores boréales ou petites bestioles). Mais il est bien des cas où la peur prend une autre dimension, provenant de tout ce qui peut relever de l'inconnu, l'invisible, l'inconcevable. La base suivante servira à en parler.

5. La base *alia-*

Dans le dictionnaire *tununirmiut*, la définition de *aliasuktuq* est a priori peu explicite:

(14) *Inuk aliattaq inutuujumanngippat aliasukpuq* (Quassa 2000: 222).

«*Aliasuktuq* – celui qui prend peur – est une personne peureuse (*aliattaq*) qui ne veut pas rester seule.»

La définition de *aliattaq* «qui est enclin à la peur» n'est guère plus éclairante et également tautologique:

(15) *Inuk inutuujumasuittuq aliattaunirminut aliattavuuq* (Quassa 2000: 222).

«Est *aliattaq* celui qui ne veut pas être seul du fait même qu'il est peureux.»

Les témoignages recueillis à Mittimatalik clarifient cependant le type de situations correspondant à l'utilisation de cette base. Par exemple, quand il fut demandé à des aînés de raconter si, enfants, ils avaient peur la nuit:

(16) *Ii aliattaaluulauqtunga, unnukkut anillunga imanna kisiani tavva ujjisuttialauq-&ugu allaat tavva pisuk&unga kingunittiannit maliktaulittiaquujiliqpak&unga aliattaaluulauqsimagama kisutaqajjaanngiruluktillugu uvva kisutaqanngiruluktillugu iglumiluunniit inutuujariaksaq aliattaaluulauqsimajunga* (Anguilianuk Qijuapik, com. pers. 2003).

«Oui, j'étais très peureuse, quand je sortais le soir je regardais tout autour de moi; lorsque je marchais, j'avais vraiment l'impression d'être suivie et j'avais vraiment peur, alors qu'il n'y avait rien qui pût provoquer ce sentiment, et j'avais même peur d'être seule dans la maison.»

(17) *Aakkattiaq, aliasugunnalaunngittunga surusiullunga taaqturuluugahuaqtillugu nilangmillu isiqsiqujujaq&uni taaraluaqtillugu aliasugunnalaunngittunga ammaluunniit unnuakktu iqqummaraluarangama aliasugunnalaunngittunga anaanama uqautiqattalauqsimangmaanga alianaqtaqanngimmaguuq, alianaqtaqanngittut qaujimallungaga aliasugunnannginaq&unga pirurnikuujunga* (Maata Kunuk, com. pers. 2003).

«Non, pas du tout, je n'avais pas peur étant enfant, même dans l'obscurité, et lorsqu'on me demandait d'aller chercher de la glace d'eau douce dehors, même quand il faisait obscur, je n'avais pas peur et la nuit quand je me réveillais, je n'avais pas peur, car ma mère me disait qu'il n'existait rien d'effrayant et j'ai grandi en n'ayant pas peur.»

Alia- s'associe à *Mittimatalik*, comme dans une grande partie de l'Arctique oriental canadien, à la peur de l'inconnu, de l'invisible¹¹, comme lorsqu'on se trouve dans l'obscurité, que l'on n'a pas prise sur ce qui entoure, tout particulièrement si l'on est seul. C'est ce que dit la femme dans la citation (16), pour laquelle être seule chez elle suffisait à provoquer le sentiment *alia-*. Au contraire, l'autre aînée dit en (17) qu'elle n'a jamais eu peur de sortir seule la nuit, négation de l'émotion également exprimée par *alia-*, car sa mère lui avait toujours expliqué qu'il n'existait rien d'effrayant dans ce contexte (*alianaqtuq*), sous-entendu aucune créature qui surgirait et l'attaquerait.

La perspective du sommeil peut également générer une émotion *alia-* chez certains, d'où la pratique propitiatoire consistant à placer un objet sous son oreiller avant de s'endormir, un couteau, une lame, ou une bible depuis l'introduction du christianisme, incontestablement liée à un sentiment diffus de crainte et à une volonté de se protéger de l'attaque potentielle d'agresseurs non humains. Quand je lui demandai s'il agissait de la sorte, feu Timuti Kalluk répondit:

(18) *Ilaannikkualuk ajuri&&unga taimaisuungungmataguuq ilangit paippaaqutiminik akisirmiuttisuungungmataguuq taimanna ijjuagsinasusuungulauqpangmijunga ilaannikkut aliasungnannimmagguuq taimanna aamai qaujimanngittunga taimannaittunnaqturuluugahuaqtauq* (Timuti Kalluk, com. pers. 2003).

¹¹ Dans son dictionnaire anglais-inuktitut (Kivalliq), le père Thibert (2004 [1954]) donne pour *aliasuktok* «est effrayé par une cause inconnue»; pour Spalding (1998), en aivilingmiutitut *aliasuktuq* se dit de celui «qui a peur de l'inconnu, de l'invisible, qui panique».

«Je l’ai très rarement fait, mais on dit que certaines personnes le font, elles mettent leur bible sous leur oreiller, dit-on, et je fais parfois la même chose, elles le font pour ne pas avoir peur, mais je ne sais pas très bien malgré tout.»

L’objectif est d’écarter tout danger, mais on ne sait pas a priori ce qui pourrait survenir, d’où l’utilisation de *alia-*. Certains interlocuteurs précisent cependant que ce sont essentiellement les gens sujets à la paralysie du sommeil qui se livrent à cette pratique, prévention d’un phénomène concret et connu, donc le plus souvent exprimé par *kappia-* comme en (2). Le témoignage suivant montre un autre exemple de passage d’une base à une autre. On demandait à l’interlocuteur précédent si, adulte, il ne craignait pas de se retrouver dans l’obscurité:

(19) *Ii uqaujjaualaurama surusiullunga taaqsigaluaqtilluguuq kisut **alianaqtut** qaivalliaqattanngittut ullutugguuq taimaitturuluk taarahuaq&uni **alianaqtut**aqanngitturuluk ullutugguuq taimaittuq uqaujjauvak&unga taimanna **aliasugunniiqpallialaurama** ilaak kisuaqtumiqai nanuqaqtumik amaruqaqtumik **kappianaqtuqaqtumik** taaqtillugu **kappianarulukpakkahuaq&uniqai suli ullumi** (Timuti Kalluk, com. pers. 2003).*

«Non, [je n’ai jamais eu peur] parce que lorsque j’étais enfant, on me racontait que même dans l’obscurité, rien d’effrayant (*alia-*) ne pouvait survenir, c’est comme pendant la journée, même lorsqu’il fait obscur, il n’y a rien qui fasse peur (*alia-*), c’est comme le jour, c’est ce qu’on me racontait et progressivement je n’ai plus eu peur (*alia-*); dans l’obscurité on craignait (*kappia-*) seulement les endroits où il y avait des loups et des ours, et c’est toujours le cas aujourd’hui.»

Timuti Kalluk explique que rien, sous-entendu aucune entité ou créature inconnue, qui puisse épouvanter les gens, logiquement désignée par *alia-* (*alianaqtuq*), n’existait; seule la peur de passer par certains lieux posait problème: cette crainte très concrète est exprimée par l’utilisation de *kappia-*. Liitia Qajaq, née en 1922, interrogée sur ses sentiments face à la nuit et à la perspective d’aller dormir lorsqu’elle était enfant, répondit:

(20) *Iiraaluk taaqtillugu anijaraangama **aliasukpalauqsimajunga** (Liitia Qajaq, com. pers. 2003).*

«Oui certainement, chaque fois que je sortais dans l’obscurité, j’avais peur.»

(21) *Ii suuqai inulialuungmalli **aliasukpangnanga** (Liitia Qajaq, com. pers. 2003).*

«Non bien sûr, je n’avais pas peur [d’aller dormir] car il y avait beaucoup de gens avec moi.»

L’aspect «solitude» contenu dans l’émotion de peur *alia-* telle qu’elle est ressentie et verbalisée à Mittimatalik – si manifeste dans les exemples (16) et (21) – est pleinement présent dans la forme proto-eskimo *aliya-* «se sentir seul, délaissé», laquelle serait liée à *ali-* «éloigné» (Fortescue *et al.* 1994). Si dans les dialectes yupik *alia(yu)-*

exprime plutôt les sentiments «d’être seul, déprimé, triste, de s’ennuyer»¹², les dialectes inuit y ont pour leur part souvent incorporé une ou des dimensions liées à la peur (*ibid.*).

6. La base *quiliqta-*

Une seconde base, *quiliqta-*, permet d’exprimer une émotion assez proche de celle désignée par *alia-*:

(22) *Kapajukkuni alia*surujukkuni tatitusaarunnaillijuq qimaksikauqtuqtuq *quiliqtavuuq* (Quassa 2000: 595).

«*Quiliqta-* caractérise celui qui est terriblement effrayé (*kapat-*) par quelque chose, par la situation fort angoissante (*alia-*) dans laquelle il se trouve, qui perd tout contrôle de soi et s’enfuit immédiatement.»

Dans l’Arctique oriental canadien, cette base sert à exprimer certaines craintes de l’inconnu, de l’étrange, qui font frémir, induisent la terreur panique¹³. *Quilitanaqtuq* peut être rendu par l’expression anglaise *spine chilling spooky* d’après Gisa Inuaraq (com. pers.), «ce qui glace le sang, donne froid dans le dos», comme dans l’exemple suivant où l’on questionnait l’interlocutrice, âgée d’une quarantaine d’années, sur certains êtres non humains:

(23) *Qaujisimanngiluarnimulli uvanga takulauqsimanngitannittauq, taimaittunik pitaqarasugittiannigikkaluaq&ugu unikkaaqtuqaliraangallu sulingmat kisiani taima. Takujumanngittungali taimaittunik alianarulungniglu takujumanngijjuraaluktunga ilaak quiliqtaliqsaraimut* (Rosie Kalluk, com. pers. 2006).

«Comme je n’en ai jamais fait l’expérience ni vus [de non-humains], je pense parfois qu’ils n’existent pas, mais lorsque quelqu’un raconte son expérience, alors ça ne peut être que vrai. Mais je ne veux absolument pas voir ces êtres qui font terriblement peur (*alia-*) car je serais rapidement épouvantée (*quiliqta-*).»

Rosie Kalluk fait appel à deux bases: d’abord à *alia-*, qu’elle associe aux non-humains qu’elle n’a jamais vus, dont elle doute parfois de l’existence, mais qui s’ils existent ne peuvent être que dangereux, sans qu’elle sache toutefois à quoi s’en tenir; ensuite *quiliqta-*, pour bien marquer qu’une telle rencontre, si elle devait se produire, aurait un effet horrifiant. On notera que selon Fortescue *et al.* (1994), la forme proto-

12 Dans les dialectes yupik, ce sont plutôt les proto-formes *alikə-* et *aliŋə-* «avoir peur» qui ont conduit aux bases actuelles désignant le fait «d’avoir peur de quelque chose» (Fortescue *et al.* 1994); on y retrouve la même racine (émotionnelle) que dans *aliya-* et *ali(C)uRtuR-*, laquelle a donné *aliuqtuq* «voir un fantôme, avoir une vision», attesté dans certains dialectes yupik, dans l’Arctique occidental canadien et au Groenland, mais pas dans l’Arctique oriental canadien (*ibid.*).

13 Schneider (1966) rapporte qu’au Nunavik, *quiliqtasuktuq* désigne celui «qui éprouve certaine crainte (dans la nuit... etc.)». La définition donnée par Qumaq (1991: 556) est du même ordre.

inuit *quiliqta-* «trembler» pourrait être liée à la forme proto-eskimo *quyinay-* «avoir du dégoût, de l'aversion», également à l'origine de *quinaq-* «ressentir du dégoût» que nous avons rencontré en (4) lors de la discussion de *kappia-*.

7. La base *ilira-*

Avec cette base, on est dans un registre un peu différent de celui qui pourrait englober l'ensemble des expressions vues précédemment. *Ilirasuktuq* ne figure pas dans le dictionnaire tununirmiut, mais d'autres termes construits sur *ilira-* y apparaissent, comme *ilirattaktuq*:

(24) *Inuk inuuqatiminut sukujaugami ilirasuliquuq ilirattakpuq. Qimmirlu inuminit sukujauguni kappiasuliruni ilirattangmijuq* (Quassa 2000: 87).

«Une personne réprimandée par quelqu'un de son entourage et qui en conséquence se met à ressentir une certaine "crainte" ou "angoisse" (*ilira-*) est dite *ilirattaktuq*. Et un chien qui serait grondé par son maître et qui prendrait peur (*kappia-*) serait aussi dit *ilirattaktuq*.»

Ilira- qualifie la peur d'être maltraité ou critiqué par un tiers, l'intimidation, l'appréhension du regard de l'autre et de son éventuelle sanction; *ilirasuktuq* désigne la personne qui craint qu'à la suite d'un comportement inapproprié une remarque désobligeante lui soit faite, provoquant un sentiment de malaise (Therrien 2008: 255); *iliranaqtuq* s'applique à une personne ou une situation qui provoque la mauvaise conscience, qui est embarrassante, intimidante, qui génère l'angoisse que quelque chose de négatif pourrait s'ensuivre. *Ilira-* implique donc la présence d'autrui, ce qui en fait un sentiment social et non plus individuel, comme le sont plutôt ceux exprimés par les bases précédentes. *Ilira-* traite de relations interpersonnelles. Briggs (1970: 345) a rapporté que ce sentiment était courant chez les Utkuhiksalingmiut, et que par exemple les enfants étaient dits se sentir *ilira-* envers leurs parents. Mais pour Uqsuralik Uttuqi, à qui on demandait s'il est bon que les enfants subissent l'intimidation (*ilirasuttitau-*) parentale, il ne s'agit pas d'une méthode d'éducation à recommander:

(25) *Ilirasuluaraaluqujinnangittuq ilirasuluqaqtillugit taututsugit nallinaqtuit* (Briggs 2000: 115).

«Ils [les enfants] ne doivent pas être intimidés [par les parents], on ressent de la pitié pour ceux que l'on voit traités de cette façon.»

Dans le témoignage suivant, il était demandé à l'interlocuteur de raconter ce qu'il pensait des associations fréquemment établies depuis l'introduction du christianisme entre obscurité et mal, d'une part, et entre lumière et bien, de l'autre¹⁴:

¹⁴ Si la lumière a toujours été connotée positivement chez les Inuit, l'obscurité n'apparaît pas pour autant l'avoir été négativement comme de nombreux éléments en attestent (Bordin 2008).

(26) *Ii taannali ukpirijara ullukkut iqqumaqattaqtut naammaquttitauniraq&utik kisuksamik isumajaanngittut suurlu qanuiluukatagiasarlu isumanatik ilaak piunngittumik, unnuakktut siniqattaqtut. Unnuakkununa iqqumalluni qanuiluurluujannarmat inuimmakua iniqtiriaqtut siningninginnut suurluqai. Siningninginni tamakkua iliranarujuktut tigonanniq piqannaarasuruluujarniq unnuaqsiutaungmat. Unnuakktut piliriangugummat makualuunniit pattanniit makittarniit unnuakktut ullukkut makittarajunngimmata unnuanginnakktut pinnguasuungungmata. Unnuaq taanna piujualungmik pilirivvigisuurinnginnattigu, pilirivviginnasuurinnginattugut piujumik aturunnarmijaraluavut suurlu qanimajuqaqtillugu unnuakktut iqqumajaqturluta taikani inukijjaikutauluta inuqsiunuluta ikajuriaqaqpallu unnuakktut ikajuriaqturluta piujumut aturunnarmijaraluavut. Unurnaqsitigut kisuliriluanngittutigut unnuangaakktut tamakkua uqaujijarningit surajarningit iliranarningit siningninginni piliriruluujasuungugatta ikpinnallattaarmat taannaluunniit siniqsijunnaratta parnaqsimajaritugut. Taimanna unnuaq piunngittumik tajjunnaqtara (Alan Maktaa, com. pers. 2005).*

«Oui, je crois que les gens qui sont réveillés pendant la journée font comme il convient et n’ont pas d’inquiétude d’aucune sorte, par exemple ils ne pensent pas à faire de mauvaises choses et dorment la nuit. Celui qui veille la nuit tend à faire ce qu’il ne devrait pas, alors que les autres gens sont sans doute endormis. Quand ces derniers sont plongés dans leur sommeil, ceux qui restent éveillés font des choses “embarrassantes” (*ilira-*) comme voler ou avoir des relations sexuelles qui sont des “choses” de la nuit. Jouer aux cartes pendant la nuit est aussi très pratiqué, car les gens ne jouent généralement pas aux cartes dans la journée, en principe ils ne jouent que la nuit. La nuit n’est généralement pas le moment où on fait de très bonnes choses, mais cela se produit cependant, par exemple lorsque quelqu’un est malade, on veille la nuit pour que la personne ne soit pas seule et l’aider dès qu’elle en a besoin, on peut donc faire de bonnes choses la nuit aussi. Nombre d’entre nous font de mauvaises choses plutôt la nuit comme dire du mal, des choses “embarrassantes” (*ilira-*), et on peut vraiment le ressentir jusqu’à en perdre le sommeil. Ainsi, je peux dire que la nuit n’est pas bonne.»

Pour l’aîné, rester éveillé la nuit, en dehors des nombreuses raisons pour lesquelles cela est toujours justifié – il cite la veille des malades, mais il aurait pu mentionner la chasse, la pêche ou la participation aux fêtes familiales ou communautaires –, tend à impliquer de mauvaises actions de la part du ou des veilleurs, moralement répréhensibles, dont la famille, le groupe, voire la communauté dans son ensemble, selon l’ampleur et l’impact des actes, pourraient ressentir malaise et crainte et en pâtir. Ce que Maktaa exprime au moyen de la base *ilira-*. La forme proto-eskimo de cette base répandue dans toute l’aire eskimo serait *əliRa-* «vouloir demander quelque chose mais ne pas oser», signification toujours attestée dans certains dialectes yupik et inuit occidentaux (Fortescue *et al.* 1994). Dans l’Arctique oriental canadien, c’est le sens illustré ici au Tununiq, intégrant une forme de crainte d’autrui, qui prévaut.

Bien qu’elles puissent apparaître proches sémantiquement dans certains contextes, les bases *ilira-* et *kanngu-* ne doivent pas être confondues. La première, on l’a vu, caractérise l’intimidation due à un tiers, là où la seconde traduit la honte ressentie, la

volonté de ne pas s'exposer aux autres, la timidité. Uqsuralik Uttuqi donne un exemple de situation *kanngu-* (Briggs 2000: 84): il n'y a pas si longtemps, un enfant auquel on donnait le nom d'une personne de l'autre sexe était habillé, coiffé, élevé selon le sexe de l'éponyme. Mais cela ne devait pas se maintenir au-delà de la puberté, sous peine que l'enfant ressente de la honte ou de l'embarras, exprimés par *kanngu-*. La peur ou la crainte sont ainsi absentes de cette émotion, ce qui n'est pas le cas de *ilira-*, ni de la base suivante.

8. La base *sivuura-*

Celle-ci possède la particularité d'être à la fois générique (elle semble pouvoir traduire toute peur) et spécifique, par son caractère d'anticipation: *sivuurajuq* exprime en effet la crainte, l'appréhension que quelque chose de mal va se produire. Pour Michèle Therrien (com. pers.), *sivuurajuq* se dit «d'une angoisse ressentie lorsque l'on anticipe une situation qui risque de se produire (dans un futur proche ou lointain) dès lors que l'on se sent coupable ou responsable d'un événement ou d'un état des choses». Spalding (1998) considère que *sivuurajuq* s'applique à «celui qui va empli de crainte et d'inquiétude pour savoir que ses mauvaises actions seront bientôt découvertes et punies.» Ou encore selon le dictionnaire tuninirmiut:

(27) *Kisutuinnaq kappianaqpat upagiaksaq uqausirijariasarluunniit sivuuranaqpuq* (Quassa 2000: 544).

«*Sivuuranaqtuq* désigne tout ce qui cause de l'appréhension, que ce soit quelque chose que l'on doit affronter ou entendre.»

À la question de savoir si la nuit peut parfois être ressentie comme un «poids», une femme répondit:

(28) *Qaujimanngittunga tamatuminga uqumaitsalauqsimannginnama qaujimanngitara uqausirigianga uvakkulli ilaak unnuanguniaqtuq uqumaitsautigisilauqsimannginnakku. Aanniarluni kisiani timikkut naakkutuinnaq aanniarluni unnuaq piliumilangammijuq. Qanutuinnaq aanniagalattuqalirami naukkutuinnaq piliumisimasuungummat unnua-kkut. Qanuinnanili tamanna unnuanguniaqtuq qanuimmangaaq sivuuragigianga unnuanguniaqtuq qaujimanngitara qanuinnagillunga timiga qanuitinnagu* (Jaiku Pitsiulaaq, com. pers. 2001).

«Je n'en sais rien parce que je n'ai jamais ressenti cela, je ne sais que dire car je n'ai jamais ressenti l'arrivée de la nuit comme un "poids". Ce n'est que lorsqu'on est malade physiquement, où que ce soit, que la nuit fait empirer la souffrance. Mais si on est en bonne santé, la nuit ne provoque aucun trouble, si mon corps est en bonne forme, que je ne suis pas malade, je n'ai aucune appréhension que la nuit vienne.»

Ce témoignage illustre de façon exemplaire la notion d'anticipation véhiculée par *sivuura-*: la personne malade a de bonnes raisons d'appréhender l'arrivée de la nuit, les

autres pas. Autre situation, celui qui devrait affronter le blizzard pour rentrer chez lui préférera attendre l'accalmie par crainte d'une issue potentiellement fatale: *sivuura*- sera là encore utilisé (Deborah Tagurnaaq, com. pers.). Celui «qui ne craint rien, n'a jamais d'appréhension pour quoi que ce soit» sera adéquatement désigné par *sivuurajuittuq*. Cette base attestée dans toute l'aire eskimo possède un degré élevé de motivation: *sivuura*- pourrait en effet être construit sur *sivu*- qui désigne «ce qui est en avant» tant au plan spatial (*sivuningani* «devant lui») que temporel (*sivulliq* «un ancêtre»). Les formes proto-eskimo le confirment, *civu(C)uRa*- «avoir de l'appréhension» serait lié à *civ(v)uγ*- «lever la tête» et *civu*- «ce qui est en avant» (Fortescue *et al.* 1994).

9. La base *ainnaa*

En plus des huit bases verbales répertoriées ci-dessus, il existe une exclamation liée à la peur, *ainnaa*, ainsi définie:

(29) *Ainnaa*: *inuk nangialiruni kappiasukkuniluunniit nillirusiq* (Quassa 2000: 182).

«C'est le cri poussé par la personne qui est en mauvaise posture (*nangiaq*-) ou qui a peur [de quelque chose de concret] (*kappia*-).»

Dans la citation suivante, un jeune homme se souvient d'un acte onirique à la conséquence terrifiante:

(30) *Ilaannikkut sinnaktuliraangama suliqquujivakkaluaq&utik ilangit sulijunnanngik-kaluaq&utik. Kappianaqtuniglu sinnaktuqpak&unga atausiu&unga piqatialugilauqtara sinnakturillugu imminiirniqliqtillugu aittariqattaqtara. [...] Amma qangattiarataaq sinnaktuq&unga qaujिताunasugililauqtunga Guutimut imminiiriaqannginnirmik suurlu imanna sinnaktulaurama nuliaksaralu avikkannut qanuq piniariaksaq nalulirama imminiiq&unga ilakka qaujingmata imminiiqtunga mamiaqiliq&ugu uvangalu timianut utirunnaillilunga ugguarnaqtualuulluni ilagijattinni nagliksaqtittilluni takullugit **ainnaaraaluk** qaujilauqtara. Qiallunga iqqummalauqtunga aittarusuhumut taimali imminiiqaunngikkuma* (Juumi Inuguq, com. pers. 2003).

«Parfois, lorsque je fais des rêves, certains semblent réels, d'autres pas. Mes rêves sont parfois effrayants (*kappia*-), et une fois j'ai rêvé d'un ami cher avant qu'il ne se suicide et je regrette de n'avoir rien fait. [...] Et puis il n'y a pas très longtemps, j'ai fait un rêve que j'ai interprété comme un message de Dieu disant qu'on ne devait pas se suicider. Le rêve allait ainsi: ma fiancée et moi étions séparés et je ne savais pas que faire. Je me suis alors suicidé et lorsque mes parents l'ont appris, j'étais rempli de remords, mais je ne pouvais pas retourner dans mon corps, cela m'a rendu vraiment triste, et le fait de voir mes parents pleins de chagrin était terrifiant (*ainnaa*-), j'en étais conscient. Je me suis réveillé en pleurant à cause du profond remords lié à mon suicide.»

Cette exclamation, également attestée en aivilingmiutitut (Spalding 1998), peut aussi être utilisée comme base de termes plus complexes, comme dans l'exemple suivant où je demandais à une vieille femme si, autrefois, lorsqu'elle se trouvait dans l'obscurité, elle pensait parfois au risque de rencontrer des non-humains:

(31) *Ii quiliqtanarujuqattalaurmat ainnaarujuruluk, uqaujjauqattalauqtugut pitaqanngitturuuq tuurngaqtaqanngitturuuq imanna uqaujjauvalauratta, uqaujjauqattaraluaq&uni ainnaarujuruluuqattalaurmat ullak&unilu tavva, tavva ullak&unilu tavva aniiq&uni ikkunungaulluni akkunungaulluni angirraulluniluunniit kingunittiarmit taima maliktuqaqquujujilluni tusaqsauquujilluni kappiasulikkanniq&uni ullak&uni, nuqqaq&unilu tavva pitaqajjaanngittuq taimannainnaqpalauqtuq* (Pairngut Piitaluusi, comm. pers. 2003).

«Oui, ça pouvait vraiment glacer le sang (*quiliqta-*), être terrifiant (*ainnaa-*); on nous disait que des êtres comme les *tuurngait* n'existaient pas, c'est ce qu'on nous disait, mais malgré cela, c'était terrifiant (*ainnaa-*) d'être dehors dans l'obscurité, on courait d'un endroit à l'autre et on avait l'impression d'être suivis, on avait l'impression d'entendre quelque chose, on avait encore plus peur (*kappia-*) et on courait, puis en s'arrêtant on voyait qu'il n'y avait absolument rien derrière nous, c'était ainsi.»

Ainnaa, exclamation ou base lexicale, peut ainsi servir à appuyer l'aspect particulièrement terrifiant d'une situation dans un récit faisant intervenir d'autres bases liées à la peur.

Conclusion

Au terme de cette recension (sans doute partielle), il est possible de résumer l'expression lexicale des peurs chez les Inuit du Tununiq de la façon suivante. Certaines bases sont d'usages très spécifiques, *iqsi-* et *nangiaq-* d'une part (dangers de nature «physique») et *ilira-* d'autre part (dimension sociale, crainte de la réaction de l'autre). Les autres bases ont un champ d'utilisation beaucoup plus large: *kappia-* (et son synonyme moins fréquent *kapat-*) exprime la peur générique de dangers plutôt concrets et englobe *iqsi-* et *nangiaq-* qui en constituent des modes particuliers; *alia-* caractérise la peur de l'inconnu et d'être seul alors que *quiliqta-* peut se comprendre comme un degré supérieur de frayeur de ce que le monde physique ne montre pas toujours; *sivuura-* traduit l'appréhension de ce qui pourrait advenir de négatif. Ces bases peuvent se voir renforcées par l'utilisation de *ainnaa*, que ce soit comme base ou comme cri de peur: *ainnaa! ainnaaraaluk!*

Classés autrement (Tableau 1), l'ensemble sémantique chapeauté par *kappia-* et constitué de *kapat-*, *iqsi-* et *nangiaq-* se distingue de celui défini par *alia-* qui comprend également *quiliqta-*. Les bases *sivuura-* et *ilira-* constituent chacune un ensemble, bien qu'il soit aussi possible de rattacher la dernière à celui de *kappia-*: c'est ce que suggère, indirectement, la définition de *kappiattaittuq* «celui qui ne connaît pas la peur»:

(32) *Kisutuinnarnik iqsinaqtuugaluanik iliranaqtumigluunniit kappiasugunnaqquuji-nngittuq nirjutiugaluapat inuugaluapalluunniit kappiattaippuq* (Quassa 2000: 438).

«*Kappiattaittuq* se dit d'une personne ou d'un animal qui semble ne pas connaître la peur (*kappia-*) de quoi que ce soit pourtant effrayant au sens *iqsi-* ou au sens *ilira-*.»

Par rapport à la situation attestée à Mittimatalik, il est intéressant de mettre en évidence quelques écarts significatifs rencontrés dans les dialectes voisins, première phase d'une étude comparative systématique à mener ultérieurement dans l'Arctique canadien. Ainsi, à l'issue de son premier séjour chez les Utkuhiksalingmiut, Briggs (1970: 344) conclut que *kappia-* et *iqhi-* (variante de *iqsi-*) s'appliquaient aux mêmes situations (animaux dangereux, esprits malfaisants, personne en colère, dangers naturels, etc.), *ilira-* s'utilisant pour verbaliser la peur d'être maltraité, intimidé. Après son second séjour, elle révisa ses conclusions sur la quasi-synonymie des deux premières bases, voyant dans *iqhi-* l'expression de la peur des «dangers réels et immédiats», et dans *kappia-* celle des «dangers imaginaires et à venir». Dans le sud de Baffin (région de Panniqtuuq), d'après le même auteur (Briggs 1998: 233), *kappia-* s'emploie pour signifier «craindre ou susciter la peur de dommages physiques», cette base pouvant aussi s'utiliser pour remplacer une base plus spécifique non comprise par l'interlocuteur; *iqsi-* y aurait la même signification, plus «affirmée» tout au plus. On doit remarquer qu'il n'y a nulle mention de *alia-* ni de *quiliqta-* chez Briggs, pourtant attestées dans le sud de Baffin. Deux bases dont Spalding (1998), d'après ses traductions anglaises, rend compte comme étant synonymes en aivilingmiutit.

On notera encore que la base *alia-* présente une particularité au Nunavik: *aliasuktuq* y signifie en effet «celui qui est joyeux, heureux» et non pas «effrayé» comme ailleurs dans l'Arctique oriental canadien. De la même façon, *alianaqtuq* se dit au Nunavik de quelque chose «qui rend heureux, est amusant», d'où *alianaittuq* «déplaisant» dans cette région et «agréable, drôle» en Terre de Baffin et au Kivalliq (*Alianait* est ainsi le nom d'un festival d'art qui se tient annuellement à Iqaluit à la fin du mois de juin).

Les catégorisations des émotions timériques sont en inuktitut autres que celles que nous connaissons en français par exemple. Les bases lexicales inuit contiennent en effet en elles-mêmes le trait principal à communiquer. Bien entendu, tout n'est pas signifié à travers la seule base, mais qu'un narrateur commence son récit par *kappia-*, *nangiaq-*, *sivuura-* ou *alia-* fixera d'entrée de jeu le cadre et le type de peur dans l'esprit de ses interlocuteurs.

Tableau 1. Expression de la peur en tununirmiutit.

Domaines d'application	Base générique	Base spécifique	Caractéristiques	Exemples de situations générant ce sentiment (toutes époques confondues)
ce qui est identifié, visible, prévisible	<i>kappia-</i>		peur de tout danger concret, connu	personne violente, paralysie du sommeil, mauvais rêve, aurore boréale, éclipse, certains animaux, enfer
	<i>kapat-</i>		quasi synonyme de <i>kappia</i> , peu entendu	(comme <i>kappia-</i>)
		<i>iqsi-</i>	peur de ce qui mord, griffe, déchire, tranche, coupe	ours, loup, chien furieux, créatures non humaines griffues, personne armée, couteau
		<i>nangiaq-</i>	peur des mauvaises postures physiques	vertige, risque de chuter d'un lieu en hauteur, d'une embarcation, de sombrer à travers la glace
		<i>ilira-</i>	crainte du regard ou du comportement d'autrui, un sentiment d'intimidation	personne insultante, parents intimidant leurs enfants, actes ou gestes déplacés, condamnables (vol, viol)
ce qui est inconnu, invisible, imprévisible	<i>alia-</i>		peur, angoisse de l'inconnu, de l'invisible avec la volonté de ne pas rester seul	être seul dans la nuit, rencontre potentielle de non-humains, sommeil
	<i>quiliqta-</i>		terreur panique, peur de l'inconnu, de l'étrange, qui glace le sang	situations d'effroi, rencontre de non-humains, contenu de rêves effrayants
tous	<i>sivuura-</i>		crainte par anticipation	savoir que ses mauvaises actions seront découvertes, arrivée de la nuit quand on est malade, affronter le blizzard
tous	<i>ainnaa</i>		exclamation de peur assez générale, aspect terrifiant	appuyer un propos faisant intervenir d'autres bases timériques

Remerciements

Ma plus vive gratitude s'adresse à celles et ceux qui ont partagé une part de leur savoir: Juanasi Aariak[†] [Aareak], Luuri Inualuk, Gisa Inuaraq [Inuarak], Juumi Inuguq [Enoogoo], Rosie Kalluk [Kadloo], Timuti Kalluk[†] [Kadloo], Maata Kunuk [Koonoo], Alan Maktaaq[†] [Maktar], Aani Pairngut Piitaluusi[†] [Peterloosie], Liitia Qajaq[†] [Kyak], Anguilianuk Qijuapik [Kiyoapik], Deborah Taguurnaq [Tagornak], John Tuurngaq[†] [Tongak]. Je remercie également Patricia et Mike DeMaio ainsi que Florence Wood pour le soutien logistique qu'ils m'ont aimablement fourni. Mes séjours au Nunavut ont bénéficié du soutien du Centre d'étude et de recherche sur les littératures et les oralités du monde (Institut national des langues et civilisations orientales) et du Groupe de recherche «Mutations polaires: environnement et sociétés» (GDR 3062, CNRS) que je remercie.

Références

- BLOOM, Joseph D. et Richard D. GELARDIN
1976 Eskimo Sleep Paralysis, *Arctic*, 29(1): 20-26.
- BORDIN, Guy
2002 La nuit inuit. Éléments de réflexion, *Études/Inuit/Studies*, 26(1): 45-70.
2008 *La nuit inuit. Vécu et représentations de la nuit chez les Inuit du nord de la Terre de Baffin (Nunavut, Arctique canadien)*, thèse de doctorat, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Nanterre.
2009 Dream narration among Eastern Arctic Canadian Inuit, in B. Collignon et M. Therrien (dir), *Proceedings of the 15th Inuit Studies Conference (Paris, 2006)*, Paris, INALCO/CNRS (en ligne à: <http://www.inuitorality.conference.com>).
- BORDIN, Guy et Renaud De PUTTER
2006 *J'ai rêvé / Sinnaktulauqpunga*, film, 40 minutes, Bruxelles, production GSARA.
- BRIGGS, Jean
1970 *Never in Anger. Portrait of an Eskimo Family*, Cambridge, Harvard University Press.
1998 *Inuit Morality Play. The Emotional Education of a Three-Year-old*, St John's, Memorial University of Newfoundland, ISER Books.
- BRIGGS, Jean (dir.)
2000 *Nutaqqirijjusituqait*, Iqaluit, Nunavut Arctic College, Innarnik apiqsuqattarniq, 3.

DELUMEAU, Jean

1978 *La peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Fayard.

FORTESCUE, Michael, Steven JACOBSON et Lawrence KAPLAN

1994 *Comparative Eskimo dictionary, with Aleut Cognates*, Fairbanks, University of Alaska, Alaska Native Language Center.

GALINIER, Jacques, Aurore MONOD BECQUELIN, Guy BORDIN, Laurent FONTAINE, Francine FOURMAUX, Juliette Rouillet, Piero SALZARULO, Philippe SIMONNOT, Michèle THERRIEN et Iole ZILLI

2010 Anthropology of the night. Cross-disciplinary investigations, *Current Anthropology*, 51(6): 819-847.

HUFFORD, David

2005 Sleep paralysis as spiritual experience, *Transcultural psychiatry*, 42(1): 11-45.

KOLB, Stéphane et Samuel LAW (dir.)

2001 *Dream and Dreams Interpretation*, Iqaluit, Nunavut Arctic College, Inuit Perspectives on the 20th Century, 3.

QUASSA, Joanna (dir.)

2000 *Uqausiit tukingit inuktitut tununirmiutitunqajuq/Inuktitut Dictionary, Tununiq dialect*, Iqaluit, Government of Nunavut, Qikiqtani School Operations.

QUMAQ, Taamusi

1991 *Inuit uqausillaringit*, Québec, Association Inuksiutiit Katimajit, Inukjuaq et Montréal, Institut culturel Avataq.

RANDA, Vladimir

2003 Ces « bestioles » qui nous hantent. Représentations et attitudes à l'égard des insectes chez les Inuit canadiens, in É. Motte-Florac et J. M. C. Thomas (dir.), *Les « insectes » dans la tradition orale/« Insects » in oral literature and traditions*, Paris, Peeters: 449-463.

RASMUSSEN, Knud

1929 *Intellectual Culture of the Iglulik Eskimos*, Copenhagen, Gyldendalske Boghandel, Report of the Fifth Thule Expedition 1921-1924, 7(1).

1931 *The Netsilik Eskimos; Social life and Spiritual Culture*, Copenhagen, Gyldendalske Boghandel, Report of the Fifth Thule Expedition 1921-1924, 8(1-2).

1932 *Intellectual Culture of the Copper Eskimos*, Copenhagen, Gyldendalske Boghandel, Report of the Fifth Thule Expedition 1921-1924, 10.

SCHNEIDER, Lucien

1966 *Dictionnaire du langage esquimau de l'Ungava et contrées limitrophes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

1985 *Ulirnaigutiit/An Inuktitut-English Dictionary of Northern Quebec, Labrador and Eastern Arctic Dialects*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

SPALDING, Alex

1998 *Inuktitut – A Multi-dialectal Outline Dictionary (with an Aivilingmiutaq base)*, Iqaluit, Nunavut Arctic College.

THERRIEN, Michèle

2008 Tout révéler et rester discret chez les Inuit de l'Arctique canadien, in M. Therrien (dir.), *Paroles interdites*, Paris, Karthala/Langues O': 251-285.

THIBERT, Arthur

2004[1954] *Eskimo (Inuktitut) Dictionary. Eskimo-English/English-Eskimo*, édition révisée, New York, Hippocrene Books.

TRINEL, Ernest

1970 *Atii, parlez esquimau*, Ottawa, Université Saint-Paul.

WACHOWICH, Nancy

1999 *Saqiyuq. Stories from the Lives of Three Inuit Women*, Montréal, McGill-Queen's University Press.